



Les Bonnes

D'après Jean Genet

Mise en scène Jacques Vincey

Théâtre

www.forum-meyrin.ch

Contact presse: 022 989 34 00

Ushanga Elébé / ushanga.elebe@forum-meyrin.ch

Delphine Neuenschwander / delphine.n@forum-meyrin.ch

FORUM
THÉÂTRE
MEYRIN

27 et 28 mars à 20h30

Le spectacle

Deux domestiques jouent alternativement le rôle de leur maîtresse qu'elles haïssent. Elles s'insultent, se menacent, se torturent. On croit d'abord qu'elles se livrent à une simple farce, mais leurs jeux de clown débouchent sur des manigances et des plans de meurtre.

Jean Genet s'est inspiré d'un fait-divers qui avait bouleversé l'opinion publique dans les années trente, le crime des soeurs Papin. Monstrueux passage à l'acte, l'assassinat par leurs deux servantes de la femme d'un avoué du Mans et de sa fille, provoqua une grande émotion dans la presse, chez les magistrats et les psychiatres, ainsi que dans le monde littéraire.

La note d'intention

Ces dames – les Bonnes et Madame – déconnent ?*

D'emblée, Claire et Solange jouent à être autre chose que ce qu'elles sont. Elles se projettent dans des fictions qui exacerbent leurs pulsions et donnent consistance à leurs fantasmes. Madame elle-même joue son propre rôle et sa candeur lui permettra d'échapper à son destin de victime désignée. C'est Claire, jouant Madame, qui finira par boire le tilleul dans lequel a été versé le somnifère qui devait libérer définitivement les bonnes de leur servitude.

Le jeu de rôles est affirmé, revendiqué comme un exutoire à un malaise trop profond pour pouvoir s'exprimer sans travestir la vérité. Ce qui se joue cette nuit-là, dans la chambre de Madame, est trop grave pour ne pas devoir passer par le détour du faux, de l'artificiel, de la « déconnade » dont parle Genet. Un jeu de métamorphoses et de reflets qui, comme dans les rêves ou les cauchemars, révèle les facettes les plus obscures et les plus inavouables des êtres.

C'est un conte, c'est à dire une forme de récit allégorique*

Genet parle de lui à travers Claire, Solange et Madame. Il apparaît disséminé dans ses personnages, comme Strindberg qui tentait d'exorciser ses démons en les épinglant dans son théâtre. Mademoiselle Julie, que j'ai mise en scène il y a quelques années, présente d'ailleurs beaucoup de similitudes avec *Les Bonnes*. Dans les deux cas, il s'agit de faits divers hissés jusqu'à la tragédie : unité de temps, de lieu, d'action... Un concentré virulent des relations entre trois personnages prisonniers de leurs rêves, meurtris par la réalité et dont la seule issue ne peut être que le suicide de l'un d'entre eux.

Chez Strindberg comme chez Genet, ce rituel païen, cette « danse de mort » témoignent de cette volonté désespérée de s'élever, de s'arracher à la médiocrité du quotidien et aux prisons de la raison pour atteindre au sublime qui n'existe que dans les contes... ou sur une scène de théâtre.



Un conte... Il faut à la fois y croire et refuser d'y croire*

Les bonnes jouent à un jeu dangereux. Elles vont se prendre au jeu, et la farce basculera dans le tragique. La chambre de Madame est une arène : acteurs et spectateurs sont complices d'une mort annoncée, mais la victime ne sera pas celle qu'on attendait...

Genet joue avec les codes du théâtre et avec les repères des spectateurs. Il nous maintient aux lisières du vrai et du faux, du trivial et du merveilleux, du rire et de l'effroi. Pathétiques et grandioses, ses personnages évoquent les grands clowns qui, au sommet de leur art, savent nous faire rire et pleurer dans le même instant. Rien n'est plus éloigné du réel que ces figures outrancières, et pourtant, rien ne nous parle plus intimement de notre humanité la plus secrète.

Sacrées ou non, ces bonnes sont des monstres, comme nous-même quand nous nous rêvons ceci ou cela.*

Claire et Solange sont les pantins d'un système qui les emprisonne dans leurs propres rôles. Elles improvisent inlassablement sur un même canevas jusqu'à ce qu'un jour leur numéro dérape et que la mort mette un terme définitif à la mascarade.

Madame est le Monsieur Loyal de ce cirque métaphysique. Celle qui tire les ficelles de l'imaginaire. Une créature hybride et insaisissable qui échappe à toute classification et reste auréolée d'un mystère qui la protège des agressions du réel.

Marilú Marini, Hélène Alexandridis et Myrto Procopiou étaient réunies sur le plateau de Madame de Sade par une intelligence, un instinct et un plaisir du jeu partagés.

Trois actrices hors du commun capables d'une démesure jubilatoire.

Trois fabuleux monstres de théâtre qui sauront, comme l'exigeait Genet, « endosser des gestes et des accoutrements qui leur permettront de me montrer à moi-même, et de me montrer nu, dans la solitude et son allégresse ».

Jacques Vincey

* Extraits de *Comment jouer Les Bonnes* de Jean Genet

Entretien avec Jacques Vincey

Qu'est-ce qui plaît selon vous dans l'écriture de Jean Genet?

Jacques Vincey : Je crois que Genet apporte quelque chose dans la littérature d'après-guerre qui n'existait pas avant. Comme il l'a dit lui-même, il a parlé de la prison, de l'homosexualité, des voyous, de la révolte qui est au coeur de son oeuvre mais il en a parlé avec le langage de la littérature avec un grand L. Il ne s'est pas servi de l'argot des voyous pour parler des voyous. Il a donc développé une langue et des thématiques nouvelles qui résonnent encore aujourd'hui avec une part de provocation sulfureuse - qui peut-être s'est atténuée un peu avec le temps - mais qui restera toujours cette nécessité de passer par les mots, la littérature et l'art en général pour s'arracher à une condition qui lui était insupportable: celle d'orphelin au départ et puis celle des marges dans lesquelles il a été toute sa vie. Dans son écriture, il y a cette dynamique de passer par l'art pour supporter la réalité.

Et pour quelles raisons vous-même l'avez-vous choisie?

J.V : J'en suis arrivé à monter cette pièce à la suite d'un parcours de mise en scène et de différents textes que j'ai pu monter dont, par exemple, une oeuvre d'August Strindberg qui s'appelle Mademoiselle Julie. C'est aussi une pièce à trois personnages qui part d'un fait divers (Genet s'est inspiré du crime des soeurs Papin qui avaient assassiné leur maîtresse). Strinberg et Genet font de ce fait divers une tragédie; ils extraient de ce morceau de réalité des archétypes de notre humanité qui tournent autour des questions de soumission, domination, fascination, répulsion : tensions qui nous animent tous et que Genet arrive à épingle dans son théâtre au travers de ces trois femmes d'une manière forte et belle. Il y a cette question du monstrueux, de l'inadmissible, de l'incompréhensible qu'il n'explique pas mais qu'il révèle dans toute sa profondeur. Et dans cette profondeur, il y a une ambivalence: c'est à la fois effrayant et magnifique.

Dans sa préface intitulée *Comment jouer Les Bonnes*, Jean Genet explique qu'il veut que le théâtre lui montre le monstre qu'il est en réalité. Partagez-vous cette définition du théâtre?

J.V : Je trouve cela tellement beau que Genet dise qu'il va au théâtre pour se voir ou se rêver autant qu'il ne sait être. C'est une si belle définition du théâtre que je l'ai incluse dans le spectacle, dans un prologue durant lequel un protagoniste dit cette phrase. Je trouve effectivement que le théâtre est l'endroit de tous les possibles et c'est l'endroit où l'on peut dire des choses que l'on ne pourrait jamais dire autrement. Ces *Bonnes* arrivent à faire entendre des choses qui nous animent tous au plus intime de nous-mêmes, elles arrivent à l'exprimer et le faire résonner - du moins je l'espère - en chacun de nous. Chacun peut avoir une compréhension et une appréhension personnelles en fonction des velléités de son imaginaire, de son intelligence, de son expérience. Il y a une dimension très importante qui existe aussi dans *Comment jouer Les Bonnes*, c'est celle du conte. Genet parle d'une forme de récit allégorique et l'allégorie ici ce sont des personnages qui ne sont pas seulement des personnages mais aussi des figures, des archétypes de la même manière que, dans les contes, on sait que les fées, les ogres; les sorcières etc. activent dans notre inconscient des leviers qui dépassent leur propre réalité. C'est cette capacité de Figure qui stimule des points conscients ou inconscients de chacun.



Les indications de mise en scène dans cette préface sont extrêmement précises: Jean Genet était-il pointilleux sur la façon dont il souhaitait voir représenter *Les Bonnes*?

J.V : Ce *Comment jouer Les Bonnes* a été écrit en 1963 c'est à dire seize ans après l'écriture de la pièce. Il l'a écrit, je pense, en réaction aux différentes mises en scène qui, en général, ne le satisfaisaient pas et il avait détesté la première mise en scène qui avait été faite par Louis Jouvet, à l'époque directeur du Théâtre de l'Athénée à Paris. De façon générale, il n'était pas content de la façon dont on représentait son théâtre. Cette préface dit à la fois des choses très précises sur le théâtre en général mais donne aussi des indications très précises sur la manière de monter la pièce.

Il y a une mise en abyme omniprésente du théâtre : c'est une pièce, finalement, sur la puissance de l'imagination...

J.V : Absolument. Ces trois femmes, inclus Madame, dans cette manière d'être, ont un besoin irrépressible, une nécessité absolue de s'arracher de ce qu'elles sont : pour les deux bonnes, d'une condition sociale insupportable mais aussi de leur gémellité qui fait qu'elles ne se supportent pas l'une l'autre, elles ne supportent pas leur image chacune dans le regard de sa soeur. Madame est le personnage qu'elles rêvent d'être - la pièce commence comme ça alors qu'elles jouent l'une Madame, l'autre le rôle de sa soeur. Or quand Madame arrive, on se rend compte qu'elle n'est pas si enviable que les bonnes le laissent penser ; Madame est une cocotte bourgeoise et assez médiocre qui se projette dans l'emprisonnement de Monsieur. Elles ont toutes trois en commun de rêver le baignoire comme une espèce d'Eden, de paradis qu'elles n'atteindront jamais et elles rêvent de l'atteindre justement parce qu'il est inatteignable. Madame dit à un moment « J'ai besoin de cette exaltation pour penser plus vite »; il y a un appel constant à l'imaginaire comme un accélérateur de vie, de sensations, de sentiments.

Comment s'est fait le choix des comédiennes?

J.V : Une des raisons pour laquelle j'ai monté cette pièce, c'est que j'avais envie de la monter avec ces trois actrices: Hélène Alexandridis, Marilu Marini, Myrto Procopiu. J'avais déjà travaillé avec elles dans *Madame de Sade* de Yukio Mishima où elles jouaient la mère et les deux soeurs. Ces trois actrices, en plus de leur vitalité de jeu, ont cette capacité, ensemble sur un plateau, de s'alimenter, de s'inspirer et de jubiler dans le plaisir du jeu. Ce sont des actrices qui attrapent le plateau par le versant ludique alors que d'autres acteurs sont, par exemple, plus cérébraux. Elles ont quelque chose de très organique dans leur manière de fonctionner ensemble et ça paraît très important dans cette pièce qui, par ailleurs, est très sombre et enfouie dans des zones qu'en général on préfère laisser dans le noir. Ce qui est important, oui, c'est cette vitalité et ce plaisir du jeu. Ce plaisir qui est une nécessité pour les personnages mais aussi un plaisir pour les actrices qui amène peut-être une légèreté...

Une dimension qui est importante dans cette pièce, c'est le rire. Assurément un rire désespéré mais, à un moment dans la pièce, Claire dit à Solange: « Il faut rire sinon le tragique va nous faire envoler par la fenêtre. Ferme la fenêtre », et elles rient aux éclats. Il y a dans cette pièce une vitalité qui doit avoir aussi la résonance du rire. Il faut arriver à faire entendre à la fois la noirceur et la joie.

Propos recueillis par Julie Cadilhac, *Bscnews.fr*, le 23.11.2011



La presse

Que vous ayez déjà vu *Les Bonnes* dix fois ou jamais, allez découvrir cette nouvelle mise en scène que signe Jacques Vincey (au Théâtre de l'Athénée, à Paris, puis en tournée en France) : elle fait briller la pièce de Genet de tout son éclat noir de danse macabre, en un théâtre des fantasmes cher à un metteur en scène qui s'est déjà brillamment attaqué à *Madame de Sade*, de Mishima, ou à *Mademoiselle Julie*, de Strindberg. Et puis ces *Bonnes* sont portées par trois actrices superbes, Hélène Alexandridis, Marilu Marini et Myrto Procopiou, qui déploient l'art du simulacre de Genet et la théâtralité de la pièce avec une démesure et une jouissance assez saisissantes.

Fabienne Darge, « Jacques Vincey rend aux *Bonnes* tout l'éclat de leur danse macabre », *Le Monde*, 18.01.2012

On assiste à une sorte de théâtre intérieur, une mise à nu, comme si tout se déroulait dans la tête de l'écrivain. La scénographie très zen et bien éclairée, parfois baignée de brumes, accentue l'impression d'un rituel fantasmagorique. Hélène Alexandridis joue Solange avec une haine dans laquelle toute sa dignité est contenue. Absolument déterminée, Marilu Marini donne à Madame une grandeur lyrique et tragique, à la théâtralité exacerbée. La belle mise en scène de Jacques Vincey, sous haute tension, a la pureté d'un diamant noir.

Sylviane Bernard-Gresh, *TeLERAMA Sortir*, 11-17.01.2012

Reste la grande Marilu Marini, impériale comme toujours, qui transcende le rôle de Madame et nous livre avec jubilation une interprétation qui restera dans les annales, tout en respectant à la lettre le pitch de Genet [Comment jouer *Les Bonnes* ?] [...]. Incorrecte jusque dans ses moindres détails, comme le sont les indications de Jean Genet, cette mise en scène qui questionne le texte à son point d'ignition est une réussite qui ne peut que diviser les spectateurs. Un outrage au public qui désarçonne autant qu'il ravit.

Patrick Sourd, « Les Bonnes originales », *Les Inrockuptibles*, 11-17.01.2012

Quant aux trois actrices, brillamment dirigées sans doute, elles sont excellentes. Les deux comédiennes qui jouent les bonnes, Myrto Procopiou et Hélène Alexandridis, ont un talent hors du commun qui les rend capables d'interpréter la démesure, la haine noire et épaisse qui se répand au fil de la pièce, mais aussi la folie, drôle et grotesque, dangereuse et pathétique, qui ronge les deux femmes. Leur travail, très professionnel, est vraiment extraordinaire. Quant à Marilú Marini, qui interprète Madame, elle est à la fois snob et d'une rare cruauté, dans un jeu très jubilatoire. [...] Jacques Vincey et son équipe ont présenté hier soir un très grand et très beau travail qu'il ne faut pas manquer.

Maud Sérusclat, « Des Bonnes jubilatoires », *Les Trois Coups*, 12.10.2012